

FATHER FIGURE

Illustrations de Jun TOGAI
Roman de NARCISSUS
Traduction d'Amandine LAUER

Voici un extrait issu d'un projet en cours dont la date de sortie n'a pas encore été confirmée. Merci de ne pas reposer ce lien et de ne pas redistribuer ce chapitre sans en avoir reçu l'autorisation écrite formelle.

Chapitre 1

Tout commença avec une lettre.

Je lui écrivis une lettre sur le papier d'Amalfi que j'avais acheté à Florence quelques années auparavant – le motif de lierre en relief relevant les lettres imprimées sur le papier. Je ne rédigeai qu'un paragraphe mais n'eus de cesse de le relire à voix haute, d'entendre à quel point ce que j'avais écrit était ridicule. C'était ridicule, certes, mais j'en pensai chaque mot. Ce que je lui écrivais, c'était la vérité, et il allait bien devoir l'accepter en tant que telle.

Je pliai la lettre et l'insérai dans une enveloppe faite du même papier, deux feuilles de lierre en ornant chacun des coins. Je traçais la première lettre de son prénom au centre, à l'encre rouge.

U.

Je passai un doigt ganté dessus, étalant l'encre.

Je finis par savoir qu'il l'avait lue, même sans être présent pour le voir. Nous n'étions qu'en Octobre et la température descendait rarement en-dessous de vingt degrés, mais il avait déjà commencé à remettre son long manteau d'hiver noir. Il s'efforçait de se soustraire à la vue du monde, en vain. Pour ma part, je trouvais sa pudeur soudaine attendrissante.

Je le laissai tranquille pendant deux semaines et peu à peu, sa peur s'estompa et le manteau retrouva sa place dans son armoire. Il était cependant devenu plus prudent. Il ne répondait plus aux appels passés sur son téléphone fixe et les laissait aller tout droit vers son répondeur. Il rappelait ensuite à partir de son portable.

Je lui envoyai une seconde lettre. Le papier était identique. Les mots, différents – un simple conseil.

Ne parle pas aux inconnus.

Bien que mon message était court, il eut l'air secoué en le lisant. Il se tenait alors debout face aux boîtes aux lettres de notre immeuble et ses mains tremblaient. A quelques mètres de lui, je faisais semblant de vérifier le contenu de ma propre boîte aux lettres. Je savourai la sensation qui s'empara de moi alors que je l'observais.

Je fus surpris de le voir chiffonner le papier au creux de sa main et regarder autour de lui. Il me vit, m'étudia un bref instant puis se dirigea vers la poubelle.

– Quelque chose ne va pas, monsieur ?

Il s'immobilisa soudainement et me regarda. Son visage était déjà marqué par l'inquiétude et il semblait à présent hésiter.

– Quoi ?

– Vous n'avez pas l'air d'aller.

Il haussa les épaules.

– Ce n'est rien, dit-il.

Il jeta ensuite la lettre. Ses yeux ne quittèrent pas le battant de la poubelle qui se balançait d'avant en arrière jusqu'à ce qu'il cesse de bouger.

– Rien du tout, finit-il par murmurer.

– Vous êtes sûr ? demandai-je avec un air inquiet que j'avais pu perfectionner grâce à mon travail. Je suis plutôt doué pour remarquer ce genre de chose.

Il fronça les sourcils.

– Qu'est-ce que vous entendez par là ?

Il se mit soudainement sur ses gardes et fit quelques pas en arrière.

– Ne vous inquiétez pas, monsieur, répondis-je, glissant ma main dans ma poche pour en sortir mon portefeuille.

Son air inquiet ne le quitta pas, pas même quand il entra perçut mon badge à l'intérieur. Je saisis une de mes cartes de visite et la lui tendis.

– Quand quelqu'un a des problèmes... assez graves, j'ai tendance à le remarquer plutôt facilement, ajoutai-je.

Il ne quitta pas le badge des yeux et ne releva son regard vers moi que dès lors que j'eus fermé mon portefeuille.

– Je vois, dit-il, ne semblant pas plus rassuré pour autant.

– Avez-vous besoin de mon aide concernant quelque chose ?

Il mordilla sa lèvre inférieure puis secoua la tête.

– Ce n'est rien, dit-il, je vous remercie de votre inquiétude.

Il posa les yeux sur la carte que je lui avais donnée.

– J'habite dans le bâtiment arrière, expliquai-je avec un geste. N'hésitez pas à m'appeler si vous avez besoin de quoi que ce soit.

Il hocha la tête. Il n'avait pas baissé sa garde ne serait-ce qu'une seconde. Il mit la carte dans sa poche et me tendit la main.

– Je m'excuse d'être si impoli, dit-il, je ne me suis pas présenté. Je m'appelle Uriel.

Il ne me donna pas son nom de famille. Je lui serrai la main.

– C'est plutôt rare, comme nom, commentai-je. Celui d'un des archanges.

Il sourit. C'était un genre de sourire qui n'exprimait pas grand-chose, outre peut-être le fait qu'il était fatigué qu'on lui fasse toujours cette même remarque, à chaque fois qu'il annonçait son prénom.

– C'est gentil à vous de vous inquiéter, déclara-t-il. A présent, si vous voulez bien m'excuser...

Il s'éloigna, monta les escaliers avant de se diriger vers l'ascenseur. Je pouvais toujours sentir la chaleur de sa main contre la mienne. Je ramassai mon courrier que j'avais laissé sur le comptoir du lobby et le glissai sous mon bras. Avant de quitter les lieux, je m'approchai de la poubelle et en extirpai la lettre froissée qu'il y avait jetée.

J'avais passé la majeure partie de ma vie sans même savoir qu'il existait. J'avais fini par l'apprendre en lisant l'un des documents que ma mère avait rangé dans une boîte jaune et verte, une boîte dans laquelle elle avait pour habitude de stocker de vieilles photos de personnes que je ne connaissais pas et dont elle ne parlait jamais. Cette boîte contenait également son permis de conduire et le titre de propriété de la petite maison qu'elle avait achetée, celle-là même dans laquelle elle finit par mourir dans son sommeil, succombant à un cancer de la gorge. Dans cette boîte, j'avais trouvé mon certificat de naissance. Un nom que ma mère n'avait jamais ne serait-ce que prononcé devant moi y était inscrit.

Uriel Blackstone.

Je travaillais en tant que policier depuis quatre ans déjà quand je fis cette découverte. Je disposais de toutes les informations et de tous les moyens nécessaires pour retrouver cette personne. Il s'agissait du dernier lien biologique qu'il me restait, dans cette vie d'isolation que j'avais menée aux côtés de ma mère. J'avais déjà vingt-trois ans et pourtant, j'étais excité à l'idée d'avoir un père. Je fis tout ce que je pus pour le retrouver, malgré ma propre peur. Je craignais qu'il me rejette, qu'il se mette en colère en voyant un fils dont il ignorait peut-être même jusqu'à l'existence essayer de s'immiscer dans sa vie.

Je le trouvai au bout de huit mois. Il avait emménagé dans une petite banlieue, dans un État différent du mien. Je pris quelques jours de congés afin partir à sa recherche, de voir quel genre d'homme il était, à quoi il ressemblait – dans l'espoir de comprendre peut-être la raison pour laquelle ma mère n'avait jamais parlé de lui pendant toutes ces années, alors qu'elle avait tout de même pris la décision d'inscrire son nom sur mon certificat de naissance.

Il avait un nom peu commun, d'autant plus facile à retrouver. Il travaillait dans une petite entreprise d'investissements. Il portait des costumes chers, sa coupe de cheveux était raffinée. Il avait l'air guindé et ne faisait pas son âge. Il portait une alliance mais je savais que son mariage avait pris fin. J'étais tombé sur le rapport de la mort de sa femme dans un accident de voiture, un accident qui avait laissé une cicatrice visible au niveau de sa tempe gauche. Il avait un fils de deux ans de moins que moi qui avait survécu à l'accident.

Je l'observai pendant trois jours, le suivant afin d'en savoir plus sur ses habitudes quotidiennes. Rien qui sortait de l'ordinaire : il allait au travail, passait sa pause déjeuner avec ses collègues, à un petit restaurant pas très loin de leurs bureaux, puis rentrait chez lui en voiture – une Lexus, l'un des modèles récents. Il habitait dans une petite résidence sécurisée qui s'appelait *Golden Falls Estates*.

Quand mon congé prit fin, je demandai à être muté. Je voulais me rapprocher de mon père. Bien sûr, je ne pouvais pas en parler à mes supérieurs. Son existence n'avait d'importance que pour moi. Personne d'autre n'avait besoin de savoir.

Je parvins à obtenir un poste d'officier de police dans la ville même dans laquelle mon père habitait et je m'installai à la résidence *Golden Falls Estates* avant la fin de l'année. J'insistai, et on me confia un appartement qui donnait sur une petite cour, face à l'immeuble dans lequel logeait mon père. Je pouvais voir son salon de ma fenêtre. J'étais heureux. Je me levais tôt tous les jours pour le regarder se préparer pour le travail, sortir de son appartement et monter dans sa berline noire. Peu après son départ, chaque jour, je me préparais moi-même à partir au travail, ne pensant à plus rien d'autre que lui.

Je n'avais pas l'intention de lui écrire mais un vendredi soir, je ne le vis pas rentrer chez lui. Il ne revint pas avant le samedi après-midi suivant. Il était avec une femme. J'étais furieux. Ma colère ne fit que grandir quand je le vis monter les escaliers avec elle et la mener jusqu'à son appartement. De ma fenêtre, je pouvais les apercevoir alors qu'il traversèrent le salon. Cette femme resta jusqu'au dimanche, me poussant à prendre une décision. Il fallait que quelqu'un prévienne père du danger auquel il s'exposait en s'entourant ainsi d'inconnus.

Mais avant tout, il fallait que je sois sûr. J'étais convaincu qu'il était bien mon père, mais il fallait que je sois sûr.

Un samedi matin, j'allai frapper à sa porte. Il venait à peine de se réveiller. Cela se voyait à l'état de ses cheveux et à celui du t-shirt froissé dans lequel il avait dormi. Il avait sûrement enfilé le premier jean à portée de main quand il m'avait entendu frapper à sa porte.

– Oui ?

Il avait encore l'air endormi mais essaya d'esquisser un sourire quand il me reconnut. Il s'appuya sur la porte qu'il maintenait entrouverte.

– J'ignore comment c'est arrivé, mais votre courrier s'est retrouvé dans ma boîte aux lettres, dis-je alors.

Je lui tendis une lettre que j'avais écrite le matin même, semblable aux précédentes. Il la regarda sans la prendre. Il savait ce que c'était.

– Vous pouvez la jeter, dit-il. Je suis désolé que vous ayez du vous donner la peine de venir jusqu'ici pour ça.

Je fronçai les sourcils.

– Vous savez de quoi il s'agit ? Demandai-je.

Il soupira et passa sa main dans ses cheveux.

– Quelqu'un me harcèle depuis un petit moment, commença-t-il. Je ne suis pas sûr de qui il s'agit, ni même pourquoi.

Je hochai la tête.

– Laissez-moi vous aider, déclarai-je en tapotant l'enveloppe contre la paume de ma main. Est-ce vous avez un peu de temps pour en parler ?

Il n'avait pas l'air convaincu, plutôt mal à l'aise.

– Vous savez que vous pouvez me faire confiance, non ?

Il m'offrit un sourire forcé.

– Bien sûr, venez, entrez, monsieur l'officier, dit-il, faisant un pas de côté et ouvrant la porte un peu plus pour me laisser entrer. Donnez moi une minute pour nous faire du café, ajouta-t-il, et nous pourrons parler.

Je pris le temps d'observer son salon pendant qu'il mit en marche sa cafetière dans la cuisine. Il y avait quelques photos ici et là, dans des cadres similaires aux bordures rectangulaires argentées. Sur l'une d'elles, on pouvait voir une femme souriant joyeusement, avec un bouquet de fleurs sur les genoux. Elle baignait dans une lumière douce. Sur une autre figurait un jeune homme en uniforme de Marine – il lui ressemblait. La troisième photo avait été prise dans un studio, devant un fond artificiel, et ils y prenaient tous les trois la pose. Le garçon était jeune, il ne devait pas avoir plus de dix ans quand elle avait été prise. La femme semblait moins âgée que sur la photo précédente, mais elle ne changeait pas beaucoup. Père, qui se tenait derrière eux, n'était en apparence pas très différent de l'homme qu'il était aujourd'hui. La quatrième photo le montrait en train de recevoir un certificat encadré de la part d'un homme que je ne connaissais pas mais qui semblait important.

– Le café ne devrait pas prendre plus de quelques minutes, dit-il en sortant de la cuisine. Si vous le permettez, je vais en profiter pour aller me changer rapidement et enfiler quelque chose d'un peu moins embarrassant.

Je hochai la tête et il se rendit dans sa chambre, passant à côté de moi. Je me dirigeai vers la cuisine et m'arrêtai face au café en préparation. Chaque goutte tombait lentement mais l'appartement tout entier était déjà imprégné de son odeur, l'odeur d'un café qui rappelait un peu la noix. Je sortis de ma poche un petit flacon de Rohypnol que j'avais récupéré à la salle des preuves. Je le vidai alors dans la cafetière qui se commençait à se remplir petit à petit.

Je retournai dans le salon et jetai un œil par la fenêtre. Je pouvais voir ma chambre d'ici, en apercevoir l'intérieur au travers des stores. Je me tins ainsi, observant mon propre appartement jusqu'à ce qu'il revienne, portant une chemise blanche rentrée à l'intérieur de son jean. Il avait pris le temps de se brosser les cheveux et de discipliner les quelques mèches rebelles qui se dressaient auparavant sur sa tête. Il avait l'air plus alerte, à présent bien réveillé. Il me demanda de m'asseoir pendant qu'il allait chercher le café dans la cuisine.

Il revint avec deux tasses, chacune porteuse du logo de l'entreprise pour laquelle il travaillait. Il disposa deux dessous de verre sur la table basse en verre et y plaça les tasses. Il s'assit à ma gauche, saisissant l'une des tasses avant de m'indiquer d'un geste la seconde. Je la fis glisser vers moi.

– J'ai lu la lettre, dis-je en tapotant la poche dans laquelle j'avais plié et rangé l'enveloppe.

Il prit sa tasse dans ses mains. S'appuyant contre le dossier de son siège, il fixa simplement le café.

– J'ignore pourquoi qui que ce soit prendrait la peine de me harceler, dit-il. Je ne pense pas avoir d'ennemi...

Je pris moi aussi ma tasse et me contentai de la tenir, la laissant me réchauffer les mains.

– Qu'en est-il de votre femme, lui suggérai-je, désignant l'alliance qu'il portait toujours d'un geste de la tête.

Son sourire ne s'effaça pas même quand il secoua la tête.

– Elle n'est malheureusement plus parmi nous. Elle est décédée il y a quelques années.

Je m'excusai d'un air compatissant.

– Et parmi les personnes avec lesquelles vous êtes sorti ?

Il but une gorgée de café et haussa les épaules.

– Personne ne me vient à l'esprit, dit-il. Je n'ai pas d'ex en colère après moi, du moins pas que je sache.

– Pourquoi n'en avez-vous pas parlé à la police ?

Ses doigts s'agitèrent sur le rebord de sa tasse. Il réfléchit bien avant de répondre.

– Ces lettres n'ont rien de menaçant, pas ouvertement. Je doute que la police puisse en faire grand-chose.

Je hochai la tête.

– Je viens d'arriver ici, j'ai emménagé il y a quelques mois. Je suis originaire de Californie.

Il but son café, m'écoutant attentivement.

– Je ne sais pas quelles sont vos attentes envers le travail de la police, par ici, mais en ce qui me concerne, Uriel, je vous assure que je me soucie de vous. Si ces lettres sont suffisantes pour vous inquiéter, elles représentent un réel problème.

Son visage s'éclaira et il sourit – un sourire qui le rendait particulièrement séduisant. Quand il était véritablement heureux, sa personnalité ressortait et son charme atteignait alors son paroxysme. De le voir ainsi me rendit heureux, moi aussi, mais également triste. J'avais passé vingt-trois ans de ma vie baigné dans l'absence de cet homme. Je tournai mon regard vers les photos encadrées qui décoraient son étagère et pour la première fois, je ressentis une haine profonde envers sa femme décédée et son fils. Ils m'avaient pris mon père.

– Tout va bien ? demanda-t-il, me tirant de mes pensées, de ma colère.

Son sourire s'était adouci mais il était toujours là.

– Oui, répondis-je en m'efforçant de lui rendre son merveilleux sourire. Je me suis laissé distraire.

Il suivit mon regard jusqu'aux cadres, avant de reposer ses yeux sur moi. Il tendit son annulaire auquel trônait toujours son alliance et l'observa.

– Elle est morte il y a trois ans et je n'ai toujours pas le courage d'enlever cette alliance ou de ranger cette photo ailleurs. Pour quelqu'un de mon âge, c'est difficile d'aller de l'avant.

– A vous entendre, elle était l'amour de votre vie. C'est dur de se détacher de quelqu'un qu'on a tant aimé, même après leur mort.

Il hochait la tête en sirotant son café, peut-être pour se donner le temps de réfléchir à ce qu'il allait dire ensuite.

– Ce n'est pas non plus facile de sortir avec quelqu'un d'autre quand votre appartement est rempli de petits souvenirs de votre ancienne vie, poursuivit-il en riant. Les femmes n'aime pas ce genre de chose, en général.

J'acquiesçai et porta ma tasse jusqu'à ma bouche. Je la penchai suffisamment pour que le liquide chaud effleure à peine mes lèvres.

– C'était dur, ajouta-t-il, lançant un nouveau regard aux photos par-dessus son épaule, mais je suis heureux d'avoir eu Phillip. J'étais si bouleversé que je n'arrivais même pas à sortir de mon lit pendant des semaines. Je ne faisais que gâcher ma vie, me disant qu'il vaudrait mieux encore que je meure dans mon sommeil. Ce gamin est tellement fort, tellement courageux... Il s'est acharné sur la vieille loque que j'étais jusqu'à ce que j'apprenne à vivre seul à nouveau, sans elle.

– C'est un Marine ?

Il soupira.

– Oui, il a arrêté ses études à l'université et il s'est engagé. Il est quelque part en Allemagne, en ce moment.

Il but encore un peu de café avant de reposer sa tasse sur le dessous de verre.

– Je m'excuse, dit-il d'un air penaud. Je n'arrête pas de raconter n'importe quoi, je vous ai sûrement ennuyé.

– Pas du tout.

Je jetai un œil à ma montre et constatai que dix minutes seulement s'étaient écoulées. J'allais devoir gagner un peu plus de temps.

– Pouvez-vous me raconter tout ce dont vous vous souvenez concernant les lettres ? Vous êtes-vous disputé au sujet de quoi que ce soit, même des petites choses, avec vos voisins ? Ou des collègues ?

Il reprit sa tasse en main.

– Je n'aurai pas beaucoup de choses à vous raconter.

– Eh bien, commençons et je vous dirai si l'une d'elle me paraît importante, répondis-je. Faites-moi confiance.

Quarante minutes et deux tasses de café plus tard, la drogue fit enfin son effet et il s'endormit. Il avait commencé à ressentir des maux de tête au bout d'une demi-heure et voulut se retirer, mais

j'insistai, restant à ses côtés jusqu'à ce qu'il finisse enfin inconscient.

Je restai là, assis, à l'observer pendant près de vingt minutes. Il était affaissé, les bras étendus, et sa tête avait roulé sur le côté et reposait à présent sur le coussin. Avec les yeux fermés de la sorte, ses cils noirs effleurant ses joues, il avait l'air jeune et sans méfiance. En le regardant, je me demandai ce que je tenais de lui, physiquement. Je n'avais pas l'impression de lui ressembler.

Je me levai et marchai d'un bout à l'autre de son appartement, explorant les lieux avec prudence. Je voulais savoir qui il était. Je me rendis d'abord dans sa chambre.

Une odeur particulièrement masculine y régnait – provenant peut-être de son eau de Cologne ou de la lotion après-rasage qu'il utilisait. Elle sentait bon. Son lit n'était pas fait mais en dehors de ça, la pièce était parfaitement propre. Ses vêtements étaient tous soigneusement accrochés à des cintres et il n'y avait pas un grain de poussière sur le moindre meuble. Même ses ceintures étaient suspendues, leurs boucles passées autour du crochet d'un cintre dans le même placard.

La petite salle de bain qui était connectée à la chambre était propre, quelques articles de toilette disposés sur le comptoir. C'était un minimaliste – il n'aimait pas le désordre. Je souris, heureux de me dire que nous avions le perfectionnisme en commun.

Il avait également une chambre d'amis dans laquelle se trouvait un petit bureau et un lit jumeau. Le lit était fait et semblait attendre que le prochain invité vienne y dormir. Son porte-documents était posé sur le bureau, à côté d'un ordinateur portable fermé. La seule décoration présente dans la chambre était une peinture à l'huile encadrée représentant une bouilloire à l'ancienne, avec le mot 'TEA' écrit en dessous.

Je retournai au salon. Il était là où je l'avais laissé. Cette fois, je le portai et l'emmenai jusqu'à sa chambre. Je l'étendis sous les draps, l'allongeant confortablement dans le lit défait. Je passai mes doigts dans ses cheveux ; ils étaient doux. Je ressentis alors une sorte d'excitation qui me paraissait sexuelle. Cet homme était mon père. Il appartenait avant à quelqu'un d'autre, mais il était maintenant mien.

– Pourquoi m'as-tu rejeté ?, lui demandai-je.

Je passai mon pouce sur sa lèvre inférieure. J'étais surpris par ma propre question, comme si je n'y avais pas réfléchi un instant avant qu'elle ne passe mes lèvres. Le simple fait de l'entendre me mit en colère.

Je me penchai sur lui et embrassai ses lèvres. Et quand cela ne me satisfit plus suffisamment, je pinçai l'articulation de sa mâchoire pour le forcer à ouvrir la bouche. Je glissai ma langue à l'intérieur, la passant contre la sienne et contre ses dents, sentant le goût du café.

– Je t'aime vraiment, dis-je en me redressant.

J'embrassai sa gorge, la petite bosse que formait sa pomme d'Adam.

Je tirai le drap jusqu'à sa poitrine pour le couvrir. Je parcourus son appartement rapidement avant de mettre la main sur ses clefs, dans sa cuisine – suspendues à un petit crochet au-dessus de l'un des placards. Je les mis dans ma poche. Son téléphone était en charge sur le comptoir. Je l'éteignis avant de partir.

En tout, il y avait six clefs accrochées au même anneau, ainsi qu'un badge en métal qui portait le logo de sa voiture. La clef de la Lexus était porteuse d'une puce qu'un serrurier ne pourrait pas dupliquer. Je savais que l'une des plus petites était celle de sa boîte aux lettres – elle était semblable à la mienne. Je fis faire des doubles des quatre autres. J'ignorais à quoi correspondait chacune d'entre elles mais ça n'était pas grave. Tout ce qui importait, c'est que l'une d'elle était la clef de son appartement. Je fis un dernier arrêt avant de rentrer, à une clinique locale, pour rendre visite à une infirmière que je voyais de temps en temps.

J'avais laissé Père dans son lit depuis environ deux heures. J'étais d'abord repassé par mon propre appartement, prenant avec moi une seringue vide ainsi que deux carrés de tampons d'alcool issus d'un kit que mon amie m'avait confiée. Les quatre doubles tintèrent dans une de mes poches et les clefs que j'avais 'empruntées' reposaient dans l'autre. Je retournai à son appartement et essayai d'ouvrir la porte avec chacun des doubles jusqu'à ce que l'un fonctionne. Je le glissai alors dans ma poche arrière.

L'appartement était calme. J'allai d'abord dans la chambre et il dormait toujours, dans la position exacte dans laquelle je l'avais laissé. Les effets de la drogue pouvaient durer jusqu'à huit heures, mais la dose qu'il avait prise était impossible à mesurer – il pouvait se réveiller plus tôt.

– Je suis rentré, dis-je en m'asseyant sur le lit, le matelas s'enfonçant sous mon poids. Je t'ai manqué ?

Je soulevai le drap au niveau de ses pieds et retroussai son jean sur sa jambe gauche.

– Je sais que ce n'est pas le meilleur endroit pour une prise de sang, déclarai-je en sortant la seringue vide de l'une de mes poche ainsi que les tampons d'alcool individuels. Mais ça te fera moins mal si je la fais là.

J'effleurai la plante de ses pieds du bout des doigts, de haut en bas, et une fois que son absence de réaction m'assura qu'il était toujours bel et bien inconscient, je me mis à chercher une veine au niveau de sa cheville. Cela prit un moment mais je finis par en trouver une. Je remplis la seringue de sang puis replaçai l'embout de plastique sur l'aiguille. Je la glissai dans la poche de ma veste et aussitôt, je pus sentir la chaleur de son sang au travers du tissu. C'était étrangement excitant. Ce que je sentais, là, contre mon ventre au travers de ma poche, c'était une petite partie de la chaleur de mon père.

Je plaçai le carré de coton imbibé d'alcool contre la petite marque laissée par l'aiguille jusqu'à ce que le sang cesse de couler. Je remis ensuite le drap en place.

Je l'embrassai en pressant l'une de ses mains contre mon érection. Dans ma tête, je l'imaginai en train de la saisir et de la caresser tout en me regardant droit dans les yeux. Je sentis l'excitation culminer en moi. Je brûlais d'envie de m'enfoncer en lui pour sentir sa chaleur. Je réalisai soudainement que je n'étais plus simplement en train de presser ma langue contre la sienne – je la mordais. Je me reculai alors, m'éloignant de lui pour m'empêcher de lui faire du mal. Il demeurerait allongé là, l'air angélique, serein en dépit des choses que je venais de lui faire. Ses lèvres étaient humides et un peu meurtries.

– Pardon, lui dis-je.

Je me rendis ensuite dans la salle de bain et me masturbai dans un tas de feuilles de papier toilette

que j'avais amassées et que je jetai ensuite dans la cuvette avant de tirer la chasse. Je regardai l'eau tourbillonner et emporter au loin toute preuve de mon désir en haletant. J'étais plus calme à présent, mais pas rassasié. Je savais que je me devais de partir avant que sa vue m'excite de nouveau.

Je lui écrivis un message que je coinçai sous le réveil posé sur sa table de nuit. Je fis un dernier tour dans son appartement pour m'assurer qu'il ne disposait pas d'un système de sécurité. Je vidai la cafetière et la rinçai et fis de même avec les deux tasses restées dans le salon. Je les lavai puis les disposai sur l'égouttoir afin qu'elles sèchent. Je rallumai son téléphone. A l'écran, il était indiqué qu'il avait trois appels en absence d'une certaine Cheryl. Cela m'irrita. Cheryl devait être la femme qui avait dormi chez lui un mois auparavant.

Je parvins cependant à me consoler à l'idée que bientôt, mon père n'appartiendrait plus à nul autre que moi.

A l'aide du kit qui m'avait été fourni, je prélevai mon sang et le déposai ainsi que celui de mon père dans la petite boîte qui était destinée à les transporter. J'écrivis ensuite A et B sur de petits stickers blancs et les collai sur les deux seringues. Je me rendis en voiture au laboratoire auquel je savais que mon ami travaillait ce week-end. Il me devait une faveur, moi qui m'étais occupé des amendes de stationnement que sa femme avait l'air de collectionner.

– Juste un test de paternité ? Me demanda-t-il en saisissant la boîte. Rien d'ordre criminel ?

– Non, répondis-je. L'échantillon A contient le sang du père et le B, celui du fils. Ils veulent rester anonymes tant qu'ils n'auront pas eu le résultat.

– Tu sais qu'il existe un kit maison pour ce genre de choses, maintenant.

– Je me doute qu'il existe sûrement des kits maisons pour tout et n'importe quoi, dis-je. Mais je veux que ce test soit effectué par quelqu'un en qui j'ai confiance, quelqu'un qui sera sûr du résultat.

– Mais tu ne pourras pas l'utiliser dans un tribunal, déclara-t-il. Ce que je fais là, ce n'est pas vraiment correct ni légal.

– Ils n'en auront pas besoin dans un tribunal. Ils veulent simplement une réponse.

Il ouvrit la boîte et inspecta les deux seringues pleines.

– Ok, je t'appellerai quand j'aurais ça, soit tard ce soir, soit tôt demain matin. Je ferai le test quand il ne restera plus grand monde au laboratoire.

J'acquiesçai en levant le pouce vers lui avant de partir. En montant dans ma voiture, je décidai que je ne pouvais véritablement pas rentrer à *Golden Falls Estates*. Je serais trop tenté de le voir. De le toucher. Je l'aimais, et cet amour s'était encore approfondi ce jour là. Je savais que si j'apprenais qu'il n'était en fait pas mon père, j'en serais dévasté.

J'étais assis sur le capot de ma voiture et je fumais en buvant une bière. Je n'avais plus fumé depuis

le lycée, mais il m'était impossible de me calmer. Les cigarettes n'avaient pas été bien efficace et je m'étais alors résolu à acheter un pack de bières. Elles eurent un petit peu plus d'effet. J'avais choisi un endroit où les jeunes aimaient habituellement se rendre quand ils avaient besoin d'un peu d'intimité. C'était un lieu isolé qui surplombait toute la ville. Le soleil n'était pas encore couché et le ciel s'était embrasé de tintes oranges et jaunes. Au bout d'une heure de plus, ce paysage finirait par s'illuminer des innombrables lumières des maisons de la ville. Il commencerait aussi à se remplir de vieilles voitures bruyantes et d'adolescents.

Mon téléphone sonna. C'était Père. A en juger par sa voix, il était encore à moitié endormi.

– Je suis désolé, dit-il dès que je décrochai. Je ne sais pas ce qu'il s'est passé...

– Ce n'est rien, répondis-je. Ce sont des choses qui arrivent. C'est certainement dû à tout ce stress que vous ressentez.

Il n'avais pas l'air convaincu mais il acquiesça. Il s'excusa de nouveau.

– Je reviendrai vous voir demain, poursuivis-je. Nous pourrions continuer à ce moment là. Prenez bien soin de vous et retournez vous coucher si possible.

– Merci, dit-il. Il s'excusa une dernière fois avant de raccrocher.

Je restai là jusqu'à ce que le soleil disparaisse complètement, jusqu'à ce que j'entende s'approcher de vieilles voitures aux silencieux cassés, leurs jeunes conducteurs s'acharnant à monter jusqu'à l'endroit précis où je me trouvais.

Je rentrai chez moi.

J'appris la nouvelle alors que je passai le portail de la résidence avec ma voiture. Mon ami m'appela en sortant du travail.

– C'est bien le père. Enfin, c'est sûr à 99%, du moins, ajouta-t-il. C'est bien ce qu'ils voulaient ?

J'éclatai presque de rire tant j'étais heureux.

– Oui, c'est bien ce qu'ils voulaient. Merci, lui dis-je. Tu veux bien détruire les échantillons ? Je ne voudrais pas que tu aies de problème.

– Oui, bien sûr, c'est déjà fait. Je t'enverrai des copies papier du rapport via courrier interne.

– Merci, lui dis-je en me garant sur ma place assignée. Et dis à ta femme d'arrêter de se garer sur les zones de livraison.

Il rit.

– D'accord, ça marche. A plus tard.

Je ne pus m'empêcher de sourire en traversant le parking et en me rendant jusqu'à mon appartement. Une fois rentré chez moi, je pus enfin apercevoir l'intérieur de son appartement. Il était chez lui – sa

silhouette tranchant contre le fort éclairage de son salon. Il faisait des va et viens d'un bout à l'autre de la pièce en s'adressant à quelqu'un que je ne pouvais pas voir, qui était assis sur le canapé.

Toute ma joie s'évapora à l'instant auquel cette personne se leva. Un corps fin aux contours féminins prit Père dans ses bras, une étreinte qu'il retourna. J'étais fou de rage. Ma colère était telle que je me surpris à m'imaginer sortir mon pistolet de service de son étui et me rendre à son appartement.

– Ne fais pas ça..., me dis-je à moi-même en fermant les stores, me forçant à m'en éloigner pour ne plus les voir.

Mais cette fureur qui régnait en moi me fit décider que Père devait apprendre sa leçon, par la manière forte. Même s'il fallait que je lui fasse du mal pour qu'il apprenne.

Irrité, je quittai mon appartement une fois de plus, mais cette fois, je savais où je me rendais.

WWW.GUILTPLEASURE.COM